

Bernard Grellier

Berger, président de la fédération des Groupements pastoraux du Gard et de la Lozère.

Texte lu à la conférence invitée *Le retour des loups ...vu par un berger cévenol et un chercheur INRA*, organisé par l'Association *Connaissance et Partage*, Palais des Sports Jacques Chaban-Delmas, Castelnaud-Le-Lez, 14 mars 2015.

*Promenons-nous dans les bois
Pendant que le loup n'y est pas
Si le loup y était
Il nous mangerait
Comme le loup n'y est pas
Il nous mangera pas*

Les récits terribles des rescapés de 14-18 l'avaient supplanté dans les veillées, en ces temps où les hivers étaient encore rudes.

Il en restait pourtant quelques histoires, propres à effrayer les enfants petits, que leur racontaient leurs mères-grands. Elles y mêlaient leurs souvenirs, ou plutôt les souvenirs de leurs grand-mères à elles, souvenirs transmis, histoires plus ou moins vraies, reprises et enjolivées cent fois et devenues culture.

Des histoires de soie, de brodeuses attardées chez la voisine (celle qui avait cet hiver là, des chandelles dont il fallait profiter), des histoires de *malabéstios* tenues en respect par le hautbois, par le violon ou par le clic-clic des ciseaux de la couturière. Des contes qui finissent en général bien, pour montrer que l'on sort des pires traquenards quand on maîtrise une technique, sauf, bien sûr, quand on fait danser le diable... le diable et ses loups.

Se contaient aussi des histoires de *pastres* et de troupeaux, de brouillard et de catastrophes. Comme celle de cet homme dont les brebis étaient l'orgueil.

Il les gardait lui-même, ne les laissait pas à quelque gamin comme il était alors d'usage. Son troupeau battait le *serre*, et il les fermait, le soir, dans une bergerie à mi-hauteur, au dessus des châtaigniers, où les bêtes n'allaient que récolte faite.

Notre homme avait aussi des chiens. Et surtout un grand chien blanc et un peu roux, venu des lointaines Pyrénées, un animal superbe, de ceux que l'on disait, en oc, "*chi de pargue*" et qu'aujourd'hui on appelle « chien de protection », bref un patou...

Il avait en ce chien absolue confiance et il le laissait, seul, garder la *jasse*, quand lui redescendait pour la nuit au mas.

Certes depuis longtemps déjà, le fer des pièges et le feu des fusils tenaient les loups en respect. Et la strychnine avait remplacé l'aconit. Les horreurs de "*la Bestio*" étaient un peu oubliées.

Mais... sait-on jamais ! et l'on se doutait qu'il restait quelques unes de ces bêtes maudites...

Alors le chien veillait, que l'on avait vu bien souvent mettre en déroute, quand ce n'était pas en pièces, le corniaud s'approchant du troupeau.

Au matin, notre homme trouve des brebis hors de la *jasse*, la *clède* qui sert de porte brisée, le chien, tout sanglant couché devant.

Et dedans, un tas de brebis mortes. Un vrai tas qui va presque jusqu'au toit. Et mortes toutes. Alors la colère le rend fou. Et dans sa folie, il assomme le chien.

Puis il est redescendu au mas. Il a envoyé là-haut des hommes avec pelles et pioches, pour qu'il fasse ce qui doit être fait en pareil malheur. Les hommes ont sorti les brebis mortes, une à une.

Et puis, tout au fond, dans l'angle de la *jasse*, sous les deux derniers cadavres des brebis, ils en ont trouvé un autre, celui du loup, proprement étranglé.

Le chien avait fait son travail, puis entassé les bêtes étouffées dans la panique sur la dépouille du loup...

L'histoire ne dit pas ce que notre homme est devenu depuis.

*Promenons-nous dans les bois
Pendant que le loup n'y est pas
Si le loup y était
Il nous mangerait
Comme le loup n'y est pas
Il nous mangera pas*

Alors allons faire un tour dans l'Histoire, mais sans trop flâner de peur de nous perdre : l'Histoire est plus touffue encore que les bois les plus épais !

Car depuis que les hommes parlent, ils parlent des loups. Avec crainte, avec colère, avec haine même, mais toujours avec admiration...

Faut-il rappeler Fenrir, dieu loup des Scandinaves et les louves de Rome, celle qui nourrit Rémus et Romulus comme celle qui préside aux lupanars...

Puis les chrétiens médiévaux ont fait de lui le diable puisque le Christ était Agneau, et le troupeau de brebis la communauté des croyants...

Et seul François, à Gubbio, a su mettre fin à ses attaques, par la seule force de sa parole d'amour.

Peut-on oublier l'Isengrin du Roman de Renart et le « loup et le chien » ode à la liberté, moins connu que le loup et l'Agneau, mais également dû à Jean de La Fontaine.

Et tant d'autres, qui l'ont célébré, dit et chanté.

Qui se souvient de Le Couteulx de Canteleu - un nom prédestiné (Jean-Emmanuel-Hector de son prénom !) - et de son traité de vénerie ? Il présente le loup comme la bête de chasse la plus difficile et la plus passionnante à courre.

Mais nous nous souvenons tous de Vigny et de son loup à la mort exemplaire et si romantique, et de Daudet (*Tout à coup le vent fraîchit. La montagne devint violette ; c'était le soir...*) et de la forme blanche ensanglantée au matin, Monsieur Seguin n'ayant pas réussi à sauver Blanchette malgré elle, comme il le lui avait pourtant promis.

Et que faire de Prokofiev qui l'a mis en musique avec Pierre et de Tex Avery en dessins animés ?...

*Et alors, les loups sont entrés dans Paris,
Cessez de rire, charmante Elvire,
Les loups sont entrés dans Paris !*

Même disparus, les loups sont restés. Dans l'imaginaire, dans les histoires, dans les expressions.

Quand on parle du loup... !

Et puis il n'a pas quitté les lieux ! Il est à Loubatière, à La Loubière, à Loubaresse, à Trepaloup. Et je sais sur l'Aigoual, un ruisseau dit "Valat de la Sube" ruisseau de la fosse à loup, trou creusé pour devenir piège où tombait la méchante bête.

*Promenons-nous dans les bois
Pendant que le loup n'y est pas
Si le loup y était*

*Il nous mangerait
Comme le loup n'y est pas
Il nous mangera pas*

Jusqu'au jour où... il a fait la une de Nice-Matin. Il avait bel et bien croqué des moutons, là-haut dans le Mercantour.

On n'a d'abord dit que c'était des chiens, des chiens errants bien sûr, qui avaient fait le coup.

Mais, dans notre beau pays, les chiens errants n'existent pas. Il arrive certes que des chiens, des gentils toutous, ceux là même qui jouent avec les enfants deviennent une fois les enfants couchés de terribles tueurs, redoutables d'efficacité, par instinct, par jeu, par désœuvrement... Le chien du voisin, car c'est presque toujours le chien du voisin, provoque les catastrophes. On finit en général par l'identifier et par le mettre hors d'état de nuire. (Le chien, bien sûr : le voisin, cause de tout désordre, c'est plus difficile !...)

Mais Nice-Matin était documenté, précis, irréfutable.

Et les autorités du Parc national du Mercantour, mi-gênées mi-ravies, reconnaissaient la présence, en provenance d'Italie, de représentants de l'espèce *Canis lupus*.

Alors, promenons-nous dans les bois, et la promenade devient grisante. Pas de risque, bien sûr. Le loup n'attaque pas l'homme. C'est ce que l'on dit maintenant. Et les vieilles histoires sont d'abord des histoires.

Maintenant on sait. Et si on pouvait le voir, quelle chance !

Et puis un beau matin, sur la neige tombée de la veille, on trouve une trace. Les empreintes nettes d'un chien. D'un grand chien ? On suit la piste longtemps. Et soudain la trace jusque-là unique devient double. On doute. En rebroussant un peu chemin, on étudie à nouveau. On ne s'est pas trompé, la piste qui semblait d'un animal tout seul s'est bien dédoublée.

Puis, quelques centaines de mètres plus loin, la ligne d'empreintes se divise à nouveau. Et, un peu plus loin encore, une autre trace se distingue. Ils sont donc quatre. Trois ont mis leurs pieds très exactement dans les pieds des précédents, suivant le chef de la meute, à la queue leu leu...

Les 4 pistes divergent. Chacune son chemin, elles font le tour d'un petit mamelon. Et là où elles se rejoignent, on trouve les restes du chevreuil, que ronge Maître Renard, bien content de l'aubaine mais un peu inquiet tout de même.

Alors on se renseigne, on s'instruit, on apprend.

Et l'on se rend compte que l'animal est prodigieux. Magnifique d'adaptabilité, ubiquiste dit-on. Socialement organisé. Avec ses hiérarchies, son territoire défendu par la meute contre d'autres meutes. Meute dans laquelle seul le couple dominant, que nos savants ethnologues disent "couple alpha", se reproduit : les chaleurs de la dominante bloquent celle des autres femelles.

Et les louveteaux, trop jeunes pour participer à la chasse, attendent sagement le retour des parents en un lieu de rendez vous bien défini...

Des gens compétents, passionnants et passionnés, vous apprennent ce genre de choses, et un chapitre du manuel d'instruction de l'observateur débutant s'intitule : "Poils, excréments, cadavres et hurlements" Tout un programme.

Un autre vous dit que les meutes peuvent se spécialiser dans la chasse de telle ou telle espèces : il existe dans les Abruzzes une famille de loups se nourrissant presque exclusivement de sangliers ! Et qu'à Yellowstone une bande de loups s'adonne à l'attaque de bisons, et que plus au nord une autre vit d'élans, et une autre encore de bœufs musqués, ces animaux aux allures antédiluviennes, qui opposent aux assaillants le cercle serré de leurs cornes acérées.

On apprend aussi qu'il existe en Mongolie des Kazakhs qui chassent les loups avec leurs aigles, des aigles femelles, plus lourdes et plus grandes que les mâles, qu'ils ont prises à l'aire pour les dresser ensuite à chasser cet animal qui, pourtant, est loin d'être pour l'oiseau une proie naturelle. Quatre ou cinq cavaliers chevauchent dans la steppe à la recherche du loup sur lequel ils lanceront les oiseaux perchés sur leur poings gantés de cuir épais... Les Kirghizs, eux, utilisent des dents de loup comme talisman protecteur pour leurs enfants...

Et l'on retrouve l'inextricable complexité des relations entre les hommes et les loups, ces drôles de bêtes pourtant ancêtres de nos chiens.

Et l'on se prend, perplexe, à mesurer la distance entre le grand loup gris et le teckel à poil ras...

Et l'on retombe, très vite sans même s'en rendre compte, dans la représentation, dans l'imaginaire, la symbolique et les histoires d'enfant-loup.

La facilité avec laquelle on passe, sans même y prendre garde, de l'observation au récit, des faits à l'histoire dès que cet animal pointe le bout de son nez, tient du prodige.

Il a fait contre lui une unanimité presque sans faille pendant des lustres et des lustres et depuis Solon, quatre siècles avant Jésus Christ, des textes officiels encouragent sa destruction. Malgré la symbolique tentative de François, la nécessité voulait qu'on laissât le moins possible à Messire loup le loisir de croquer l'agneau, on préférait croquer l'agneau soi-même et du loup se faire une pelisse.

Mais le siècle a changé, les hommes sont dans la ville. Friches et bois remplacent champs et vignes. Alors foin du gigot !

La fabrication industrielle du porc au soja brésilien et au maïs OGM nous nourrit. Et notre loup devient image, symbole, presque slogan. Il concrétise le sauvage, le libre, l'indompté, le pur. La nature avec un grand « N. » Celle qui reprend ses droits.

Et le loup est, à l'évidence, la clé de voûte de la biodiversité.

Le symbole de l'espace libre et naturel, c'est lui. Les quatre bergers qui restent n'ont qu'à bien faire leur travail, c'est dit. Et dit par des gens qui savent, qui savent ou qui tentent de vous convaincre que, par exemple, ailleurs cela se passe bien.

Cela, c'est la cohabitation des troupeaux et des loups. (Pardon, eux disent DU loup...). Ailleurs, c'est la Roumanie, la Turquie, l'Espagne, c'est l'Italie.

Italie où l'on trouve du fromage du pays du loup, fromage des Abruzzes où les bergers sont des Kosovars en situation irrégulière auxquels on s'est bien gardé de dire que la guerre était finie, qui crèvent de faim en trayant à la main 150 brebis matin et soir, pour la plus grande gloire de la Convention de Berne et le plus grand profit du mafioso local...

C'est cela. Nous les bergers, il nous faut faire notre travail !

Et passer notre temps à tendre des filets électriques et à éviter la confrontation avec nos fameux patous et le vététiste qui ne sait pas qu'il

est CHEZ le troupeau ...

Ou bien, si faire notre travail, comme on nous y engage, n'est pas possible, laisser la place au loup. Tout bonnement.

La dernière chronique du Monde, sur le sujet, est claire : nous autres pâtres n'avons plus notre place dans la montagne, ni dans la garrigue, ni en plaine d'ailleurs, puisque les dernières attaques viennent d'avoir lieu presque sous les murs de Carcassonne... Les moutons, les bergers, tout ça c'est du folklore, écologiquement obsolète !

Alors on cherche encore.

Et l'on trouve des scientifiques, tous aussi compétents que nos écologues intégristes, qui nous disent que nous, éleveurs et bergers avons notre place. Et que les loups commencent à coûter fort cher - 45000 euros par individu - et comme il y en a au moins 300 ...

Et que l'espèce est bien loin d'être en danger, et que la défense en cas d'attaque doit être à nouveau possible, comme cela s'est toujours et partout pratiqué et que la réalité du lien entre l'homme et ses animaux domestiques est au moins aussi importante que la chimère d'une Nature d'avant ... le néolithique.

Décidément cet animal a le don de nous mettre la tête à l'envers. Et pas que la tête ! Une vieille légende, encore une, nous dit que les loups-garous, hommes qui devenaient loups à la faveur de la pleine lune, ces monstres mythiques qui ont fait couler tant de salive, d'encre et de sang, avaient, quand ils avaient forme humaine, la fourrure du loup sous la peau, poil en dedans.

Lycanthropie, quand tu nous tiens....

*Promenons-nous dans les bois
Pendant que le loup n'y est pas
Si le loup y était
Il nous mangerait
Comme le loup n'y est pas
Il nous mangera pas.*